

Vie des arts

Propos : Réflexion sur les musées

André Patry

Volume 30, numéro 120, septembre–automne 1985

URI : id.erudit.org/iderudit/54101ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Patry, A. (1985). Propos : Réflexion sur les musées. *Vie des arts*, 30(120), 17–17.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Réflexion sur les musées

Certains musées sont les temples de l'ère moderne. On y pénètre, comme jadis les fidèles dans les églises, silencieux et recueilli.

Le visiteur se promène d'abord, le regard vague et curieux, dans un espace peuplé d'ombres et de silhouettes figées, puis s'arrête soudain devant quelque objet que l'éclairage ou un attroupelement lui désigne d'autorité. Des lignes, des couleurs, des matières ou des attitudes s'imposent à lui avec des airs familiers ou inquiétants et le plongent dans une pensée rêveuse, acquiesçante ou réprobatrice; ou encore des formes banalisées par l'usage ou l'illustration viennent le rassurer avant de le pousser, déjà las, vers d'autres formes que son attention distraite lui fera vite oublier en l'entraînant vers la sortie.

Une fois dans la rue, notre visiteur abandonnera souvent au mouvement des êtres et des choses toutes les images hétéroclites qui l'auront un moment assiégé; plus rarement, il rentrera chez lui, emportant le souvenir d'une œuvre d'art ou d'une pièce chargée de résonance, dont il fera sa délectation.

Tout comme les églises, les musées ont aussi leurs liturgies solennelles: ce sont les expositions consacrées à un maître, à une école, ou à une collection. Une cérémonie rituelle, le vernissage, précède habituellement ces manifestations. En principe, acte d'hommage à l'artiste ou au collectionneur, le vernissage n'est en pratique, pour de nombreux invités, qu'une occasion, comme aux grands mariages, d'être mêlés au gratin local et d'en recevoir une sorte de caution. Le dos tourné aux objets exposés, on s'enstasse, on cause, on boit; puis on retourne chez soi avec la certitude d'avoir vu l'exposition et sans le désir de reprendre le chemin du musée avant le prochain vernissage, à moins qu'une réclame tapageuse ne vienne convertir en événement ce qui, sans son concours, n'eût guère été qu'épisode.

L'existence des musées soulève quelques problèmes aussi bien esthétiques que pédagogiques. Dans des bâtiments presque toujours imposants, dignes comme des mausolées, on rassemble des objets de toute nature, de toute qualité et de toute provenance qu'on livre à des confrontations bien étrangères à leur genèse ou à leur destination. Si la vue de tel tableau siennois ou de tel tableau flamand peut éblouir ou charmer, placées côte à côte, ces mêmes toiles perdront fatalement quelque chose de leur plénitude en étant exposées à des jugements réductionnistes.

L'œuvre d'art est fruition. Dans la mesure où elle est achèvement, elle commande l'isolement. Au Prado, un tableau de Velásquez, les *Ménines*, remplit par sa seule présence toute la pièce dont il est l'unique occupant. A l'Orangerie, les *Nymphéas*, de Monet, partagent le sous-sol de ce pavillon avec, comme fond sonore, le dimanche matin, la suite pour orgue qu'elles ont inspirée à Marcel Dupré et que l'on entend doucement. Moments sublimes où le musée devient grâce.

La plupart des musées souffrent à la fois d'encombrement et de pénurie. On y expose trop d'objets dont le seul mérite consiste à évoquer un nom ou une fonction que l'histoire retient momentanément, cependant qu'on relègue à la réserve maints tableaux et pièces dignes d'être montrés en permanence. Ainsi, au Musée des Beaux-Arts de Montréal, il est impossible de revoir la plupart des tableaux des peintres français du 19^e siècle appartenant à la collection de l'établissement que l'on avait réunis, en 1980, à l'occasion d'une exposition qui avait pourtant remporté un succès certain. De même, on cherche en vain au nouveau Musée du Séminaire de Québec une *Crucifixion* attribuée à Palma le Vieux et une *Adoration des bergers* jadis célébrées par Gérard Morisset et qui comptaient parmi les œuvres les plus intéressantes de l'ancienne pinacothèque de l'institution. Ces toiles, où gisent-elles donc?

Depuis plusieurs années, le Québec consacre des sommes considérables à l'amélioration de ses principaux musées dont quelques-uns semblent appelés à devenir des établissements fort respectables. Hier, c'était le Musée du Québec qui précisait sa vocation en valorisant, dans un décor fonctionnel, le patrimoine artistique des Québécois. Demain, ce sera le tour du Musée des Beaux-Arts de Montréal et du Musée d'Art Contemporain de porter à la lumière certaines de leurs œuvres encore enfouies dans l'ombre, grâce à ce supplément d'espace que l'État s'apprête à leur procurer.

Les deux grands musées de Montréal, surtout celui des Beaux-Arts, sauront-ils profiter de ces moments depuis si longtemps attendus pour repenser le choix des objets qu'ils montrent au public, de même que leur présentation? Pourquoi ne pas exposer dans l'isolement quelques-unes de ces œuvres qui excluent par leur qualité tout voisinage importun? Pourquoi ne pas aménager de petites pièces où serait offerte au public, seule au mur ou sur un socle, dans la splendeur de son achèvement, une œuvre ravissante? Sur le parcours souvent hâtif de la multitude des promeneurs que rien de particulier ne séduit, ces lieux privilégiés par la présence d'une forme pure, magnifique dans sa solitude, proposeraient aux visiteurs qui s'y arrêtent quelques instants délicieux.

André PATRY